

De l'omniprésence du mensonge

La médecine qui plaît aux magazines économiques et aux managers propres sur eux – celle des logiciels, de la digitalisation, du savoir efficace, de la gestion informatisée des cas, des trajets de soins bien organisés – cette médecine fonctionne selon le tandem diagnostic-traitement. Elle se déploie dans un monde logique et calculable. Monde qui n'est qu'une pauvre parodie de la réalité, bien sûr. Non seulement en raison de la complexité propre à la clinique pure. Mais aussi à cause des humains et de leurs vieilles et universelles habitudes de tordre le réel. Car rien ne caractérise mieux la médecine concrète – humaine – que le mensonge.

Les patients mentent beaucoup à leurs médecins. Ils mentent en affirmant prendre leurs médicaments alors qu'ils sont nombreux à ne pas le faire, ils mentent en exagérant des symptômes pour être pris au sérieux, ou pour tirer le diagnostic vers la maladie qui les arrange, ils mentent pour essayer de plaire à leur médecin – au sein d'un jeu complexe de désir et de séduction – ou pour obtenir un arrêt maladie, au moins une reconnaissance de leur souffrance. Ils mentent par omission en ne disant pas que le véritable objet de la consultation, c'est leur peur du cancer, de la maladie grave, de la mort. Dans certains cas, ils masquent des symptômes qu'ils savent alarmants pour éviter un mauvais diagnostic. Plus profondément, ils se mentent à eux-mêmes en refusant la réalité, en prenant des chemins de traverse, en étant sûrs qu'ils ont compris alors qu'au fond d'eux-mêmes ils savent qu'ils ne savent pas.

Et, bien sûr, eux aussi, les médecins mentent. Ils utilisent l'effet placebo sans l'avouer (évidemment), ils minimisent les incertitudes, se donnent l'air de savoir même lorsqu'ils ignorent, tendent à rassurer en exagérant leur pouvoir. Ils se mentent lorsqu'ils s'affirment rationnels alors qu'en fait, parfois, souvent même, ils essaient eux aussi de séduire, se fâchent, ont des émotions mal gérées, fuient les conflits ou l'affrontement des problèmes les plus lourds. Ils empruntent des détours, tentent de biaiser avec ce qui les dérange, parfois de rassurer ou de gagner davantage en multipliant les prestations. Il faut dire qu'il n'est pas facile de ne pas biaiser avec les normes lorsque l'entier de la société a abandonné la finitude commune et la mort

dans une improbable friche culturelle. Et donc oblige les malades (surtout lorsqu'ils le sont gravement) et leurs soignants à des stratégies bricolées d'affrontement lucide et de fuite dans le mensonge, par exemple dans des thérapies inefficaces mais rassurantes.

Sans mensonge, pas d'existence humaine (à chaque instant, nous réécrivons notre propre histoire en édulcorant les souvenirs), ni surtout de rapports humains (vieux thème romanesque: impossible de ne dire que le vrai à chaque instant).

Et puis, regardez l'ensemble du système. Les pharmas, par exemple. Versées comme peu d'autres industries dans le bricolage des savoirs, elles continuent de taire les résultats négatifs et refusent de dévoiler les données de base de la recherche. Avec d'autres systèmes de pouvoir, elles influencent sans cesse le paradigme de la médecine. Si bien que celle-ci, plutôt que de s'organiser en plaçant les besoins des patients au centre se construit en fonction d'intérêts économiques. Autres champions de l'esquive souriante: les assureurs maladie, institutions financées par l'argent public, mais qui se moquent de transmettre la moindre information validée. Hormis elles, nul ne connaît le détail de l'argent qui y transite, encore moins sa manière de séjourner dans des placements financiers. A observer les chiffres globaux, cependant, on devine des squelettes dans les placards. Dans le domaine du mensonge (par omission au moins), les assureurs maladie sont des princes.

Enfin, comment ne pas dire un mot des politiciens qui, pour beaucoup, se laissent arroser par les mêmes assureurs maladie en l'échange d'une obéissance à des consignes de vote. Ou qui affirment viser le bien commun, mais ne pensent qu'à leur réélection. Ils ont compris qu'un coup de populisme caressant dans le sens du poil le citoyen retranché dans son individualisme craintif a bien plus d'efficacité électorale que des vraies mesures, intelligentes, entrant dans la complexité du système de santé.

Ils se gaussent, ces politiciens, des salaires des médecins, tout en mélangeant à peu près tout des chiffres, par méconnaissance profonde (mêlée de désintérêt) du fonctionnement réel du système. Mais surtout, cette transparence qu'ils exigent des médecins, ils se gardent bien de la produire pour leurs propres services. Que sait-on des salaires réels des cadres des administrations fédérales, cantonales et communales, catégorie par catégorie, une fois mis ensemble la kyrielle de primes, aides, dédommagements, avantages de toutes sortes? Ou encore, qui peut dire combien gagnent dans le privé les professeurs universitaires, par exemple de droit ou de sciences économiques, qui

travaillent à temps partiel à l'université? Personne. Trop compliqué, voyez-vous: il s'agit à chaque fois de cas particuliers avec leurs propres traditions. Eh oui ...

Avec le monde qui s'ouvre, celui du Big Data, des gigantesques bases de données et de l'intelligence artificielle, le mensonge devrait battre en retraite. Car enfin, ce qui nous est promis, c'est une transparence portant sur les faits. Mais qu'observe-t-on? La promesse se réalise, mais d'une manière distordue. La digitalisation, certes, permet à la médecine d'avancer vers de nouveaux horizons de personnalisation, ce qui représente un immense progrès. Mais sur le plan du pouvoir, s'organise une gigantesque asymétrie: les individus – en médecine, les patients et les médecins – deviennent toujours plus transparents alors qu'en parallèle augmente l'opacité des sociétés qui organisent leur vie. Nous ignorons tout ou presque des intentions réelles des GAFAs et autres entreprises qui tirent les ficelles du digital mondial. Pour le moment, dans le secret de leurs fermes de serveurs, elles documentent le détail de nos vies intimes. Elles accumulent déjà des fortunes en même temps qu'elles se soustraient systématiquement par tous les moyens aux impôts et distordent à leur profit toutes les régulations étatiques. Les démocraties restent tétanisées. Et nous faisons preuve de la même mansuétude face aux pouvoirs qui, chez nous, digitalisent la médecine: assureurs, propriétaires de réseaux de clinique ou de la plupart des groupes de médecine ambulatoire et quantité d'autres acteurs. Patients et médecins sont priés de se mettre à nu devant eux. Peut-être est-il temps de rappeler ce que demanderait l'éthique: l'inverse.

Ne pas confondre, donc, les mensonges du monde soignant et les autres, ceux par lesquels les pouvoirs s'approprient la réalité. Autour du patient, c'est entendu, tout le monde ment, mais la recherche des faits s'avère cruciale. Elle constitue le travail du médecin: avancer à travers les leurres, les masques et les chausse-trappes. Dévoiler, avec bienveillance, et en faisant alliance avec le patient, une vérité qui libère. La transparence y est fondamentale mais n'enlève en rien la nécessité d'une interprétation.

Quant au mensonge lié aux stratégies politiques et de pouvoir, il est d'une autre nature. Le programme, ici, n'est pas tant de faire surgir les faits que de manipuler. La transparence est davantage brandie que réelle. Pour débusquer les faux-nez à l'œuvre, il faudrait qu'elle porte sur les dispositifs de domination. Il faudrait au moins qu'elle soit symétrique.

Bertrand Kiefer